

pensait Mélite, et, devant ce délire, devant ces larmes, devant l'explosion de ces sentiments passionnés de cette tendresse maternelle, elle resta un instant pétrifiée, anéantie.

Puis son regard humide s'arma de résolution. Sans prononcer une parole elle baisa doucement les mains de la pauvre femme, qui se les étaient jointes sur la figure, et sortit. Sa conductrice finissait un petit entretien confidentiel avec Jeannette. Grâce à cette circonstance elle put se faire reconduire sur le champ. Dans la rue elle trouva son père, qui parlait pour son cercle. Un vieillard chargé d'embonpoint, à la physiologie bienveillante, l'accompagnait. C'était le docteur Marinteau, le médecin et le parent de Mme Garnier.

Mélite prit à peine garde au salut qui lui fut adressé, et, prenant le bras du colonel :

— A quelle heure Arthur devait-il partir ? demanda-t-elle rapidement.

— A dix heures.

Mélite leva son voile et tourna la tête vers une tour carrée qui dominait l'église et dans laquelle un cadran aux chiffres gigantesques s'enchaînait.

— Quelle heure, papa ? dit-elle.

Ses yeux obscurcis par les larmes ne voyaient plus.

— Dix heures cinq minutes.

— Et l'autre jour la diligence n'est partie qu'à dix heures dix minutes, murmura la jeune fille.

Le colonel la regarda et ouvrit les lèvres pour parler.

— Cher père, reprit vivement Mélite de cette voix tendre qu'elle employait quand il fallait vaincre une résistance, j'ai quelque chose de pressé à dire à Arthur de la part de sa mère. Pas de questions, venez.

Et, saluant M. Marinteau, elle entraîna le colonel par une rue qu'il n'avait certes jamais prise pour aller au cercle. Le vieillard, peu curieux de sa nature, allongea le pas en silence, et deux minutes plus tard ils débouchaient sur une petite place triangulaire où, à certaines heures, se concentrait toute l'activité du chef-lieu.

Ce qui attirait en ce moment l'attention était une diligence attelée de ses chevaux. L'échelle par laquelle on ga-

gnait l'impériale venait d'être abattue, on s'embrassait encore auprès de la portière de la rotonde, un matelot aviné grimpaît sur la banquette, le conducteur criait : En voiture ! le postillon, rassemblant les rênes d'une main, levait de l'autre son long fouet, quand Mélite et son père apparurent. Un des stores du coupé s'abaissa, et la figure d'Arthur apparut.

— Papa, il ne faut pas qu'il parte aujourd'hui, dit Mélite à voix basse ; faites-lui signe de descendre.

Le colonel obéit passivement.

Arthur étonné les regardait et pensait ne pas comprendre. Cependant il allongea la tête par le store ouvert et échangea quelques paroles avec le conducteur. Le père et la fille s'étaient rapprochés.

— Arthur, je vous en prie, descendez, dit Mélite avec une figure si sérieuse et d'une voix si émue, que le jeune homme en parut impressionné.

Il obtint une minute de délai, se fit ouvrir la portière et s'abaissa à terre.

— Si vous partez, votre mère sera morte de douleur avant un mois, murmura Mélite avec une émotion trop sentie pour n'être pas vraie.

— Elle est malade demanda le jeune homme.

— Oui, ne partez pas ce matin.

Le conducteur, impatient, menaçait de partir.

— Allez, dit Arthur, je reste.

Son léger bagage fut jeté à ses pieds, et la diligence s'éloigna sans lui.

— Encore les nerfs, sans doute.

Arthur questionnait Mélite, mais en vain. La jeune fille lui répondait seulement :

— Vous allez la voir et vous reconnaîtrez que votre départ en ce moment était impossible.

Devant la maison du colonel ils se séparèrent.

— Tâchez de la surprendre, dit Mélite au jeune homme ; qu'elle ne se doute pas de votre arrivée, montez droit à sa chambre.

Il fit un signe d'assentiment et s'éloigna profondément inquiet.